

LIVRES/

La fièvre Scarlatti Hélène Gestern orchestre la découverte, puis la perte, d'une sonate

Par **THOMAS STÉLANDRE**

Puisqu'il trône en fronton comme un jackpot, commençons par le chiffre: 555. Voilà, officiellement, le nombre de sonates que le compositeur italien Domenico Scarlatti (1685-1757) a légué à la postérité. 555, et a priori pas une de plus. Or, en découpant le velours vert d'un étui à violoncelle dans son atelier parisien, l'ébéniste Grégoire Coblenze découvre une partition ancienne qui pourrait bien constituer le Graal pour les amateurs de musique baroque. Il en réfère à son associé, le luthier Giancarlo, et les deux compères trouvent le moyen d'en avoir le cœur net: soumettre les feuillets à Manig Terzian, claveciniste célèbre. Au troisième chapitre, elle joue. *«Était-ce bien lui, comme j'en avais la fulgurante intuition, qui l'avait écrite?»* Deux autres voix s'ajoutent: Rodolphe, musicologue de compétition, et Joris, riche veuf dont l'épouse aimait Scarlatti. Ils sont cinq (en cohérence avec le sujet) et leurs voix numérotées feront l'effet de pièces courtes dans ce roman choral et aventureux qui conduit aussi à Berlin et à Rome.

Hélène Gestern a publié sept livres chez **Arléa**, dont *l'Eau qui dort* (2018) qui racontait la disparition volontaire d'un représentant de commerce entre deux âges, lequel paraît se ressourcer dans un jardin. S'il s'agissait d'un vrai-polar (il en portait les atours, mais le noir s'y voyait matiné de belles notes dissonantes, sentimentales, nostalgiques), ce goût pour l'enquête est sans doute ce qui relie tous les textes de Gestern (elle-même chercheuse, au sens universitaire du terme, et enseignante en lettres à Nancy). Ici encore, disparition: à peine le temps d'en-

tendre la magie de la prétendue sonate inédite que celle-ci s'envole (cambriolage oblige), engageant les protagonistes dans une poursuite où chacun trouve quelque chose à régler. 555 est travaillé par le deuil, la rupture, la maladie physique et mentale, la vieillesse, et c'est précisément par ces sombres biais que la musique peut y révéler ses pouvoirs, ses forces consolantes. *«Je ne connais rien qui égale sa capacité à reformuler nos chagrins dans une langue supportable»*, songe Manig Terzian.

Gestern est à son meilleur dans les passages consacrés à la claveciniste. Cette dernière, bientôt octogénaire, partage depuis quarante ans la vie d'une violoniste, Madeleine. Au cours de sa brillante carrière, Manig a enregistré deux fois l'intégrale des sonates de Scarlatti. La première fois à 33 ans; c'est ce qui lui valut une renommée internationale. La seconde, elle en avait 51 et le couple venait d'apprendre le cancer de Madeleine. *«J'ai décidé que j'enregistrerais deux sonates par jour. Et que, si j'y parvenais, Madeleine guérirait.»* Elle a guéri. Au présent de la narration, la claveciniste, toujours soutenue par la discrète présence de sa compagne, souffre d'arthrose (*«Abandonner le pouvoir d'éblouir, ne garder que celui d'émouvoir»*). C'est une trajectoire d'interprète, superbement rendue. Le roman est dédié à ceux qui *«accompagnent les années, les heures et les jours»*. S'ensuit une liste non exhaustive dans laquelle, hasard de l'alphabet, Martha Argerich figure en première place. ◆

HÉLÈNE GESTERN 555 **Arléa**, 450 pp., 22 €.